

Laure Beddoukh et les jeux du destin

Synthèse rédigée par Alice-Anne Jeandel, stagiaire au CAF (Centre des Archives du Féminisme, BU d'Angers) du 6 au 17 décembre 2004. FONDS LAURE BEDDOUKH, 3 AF 16 : *Madame et les jeux du destin*, s.d.

Le fonds Laure Beddoukh a été déposé en avril 2001 au CAF par Françoise Seligmann, la fille de Laure Beddoukh. Il représente 0,3 ml d'archives datées de 1885 à 1968 et se compose de coupures de presse, de feuillets manuscrits ou dactylographiés, de tapuscrits et de fragments manuscrits, ainsi que de photocopies reproduisant certains documents d'Etat civil. Les articles et les feuillets sont des documents sur le mouvement féministe, notamment marseillais, pendant l'entre-deux-guerres, et sur l'activité militante de Laure Beddoukh. Les tapuscrits sont des œuvres littéraires, parfois incomplètes, non publiées, datant d'après la Seconde Guerre mondiale¹.

Laure Beddoukh, née en 1887, est une figure centrale du féminisme marseillais pendant les années 1920-1930. Elle s'est beaucoup investie dans sa carrière d'enseignante tout en militant pour la promotion du travail féminin et du droit de vote à travers de nombreux clubs et associations, dont certains ont été créés par elle. Laure Beddoukh est sauvée de justesse d'une rafle antisémite en janvier 1943 et passe le reste de la guerre cachée dans une ferme du Massif Central. A la Libération, elle rejoint Paris où elle côtoie les milieux intellectuels jusqu'à sa mort, en 1970. C'est après la guerre qu'elle se met à l'écriture.

Cette étude a été réalisée en vue de valoriser une œuvre inédite de Laure Beddoukh, *Madame et les jeux du destin*.

I/ Présentation du tapuscrit	p. 2
II/ Résumés des 16 chapitres	p. 3
III/ Principaux thèmes abordés	p. 11
IV/ Les éléments autobiographiques incorporés à la fiction	p. 15

¹ Pour plus de renseignements, consultez l'inventaire en ligne sur le site du CAF, rédigé par Christine Launay.

I / PRÉSENTATION DU TAPUSCRIT

Le dossier se compose de 16 chapitres sans aucun ordre apparent a priori.
Il s'agit en fait de plusieurs tapuscrits annotés de diverses corrections manuscrites.

Pour chaque chapitre, on compte 1 à 5 exemplaires dactylographiés, au contenu plus ou moins identique mais dont les annotations portées à la main changent. On peut donc considérer que Laure Beddoukh a tiré plusieurs exemplaires afin de faire des corrections successives. En observant attentivement les différentes copies, on peut parvenir à établir un ordre en les numérotant selon l'hypothèse suivante : le n° 1 est l'exemplaire supposé être antérieur aux autres, le dernier numéro est celui qui semble le plus abouti dans la correction².

Par exemple, pour Aline, il y a 4 exemplaires : j'ai donné le numéro 1 à la copie visiblement antérieure : elle se distingue d'abord car le papier, la dactylographie ainsi que le contenu sont différents des trois autres. Mais on observe surtout beaucoup de corrections et de rajouts manuscrits qui laissent supposer que cet exemplaire est le premier jet de son chapitre.

On constate en effet que les trois autres, identiques, sont dactylographiés en tenant compte des annotations de l'exemplaire numéro 1. A partir de là, comment distinguer les trois restants ? J'ai numéroté de l'exemplaire le moins retouché (voir complètement vierge) (2 et 3) à la copie qui avait le plus d'annotations, et qu'on peut penser être l'objet d'un exemplaire final.

J'ai procédé comme cela pour les 16 chapitres, en prenant soin d'observer si les corrections apportées étaient pertinentes pour comprendre le paratexte. En effet, quand elles ne sont pas d'ordre orthographique ou grammatical, la majorité des retouches apportées sont dues à la forme et au style, l'auteur cherchant à alléger la lourdeur de certains passages ou au contraire à développer des points en étoffant son récit. Cependant, on peut aussi observer des suppressions intéressantes, notamment celles concernant la description de la narratrice principale, ce " je " qui n'est jamais nommé.

Composition des chapitres :

1 exemplaire pour : Eva (incomplet, + 1 feuille volante d'un autre exemplaire (portant l'indication " p. 5 ", retrouvée sous la cote 3AF25) 5 p.), Hélène (10 p.), Rosie (7 p.)

2 exemplaires pour : Annie (10 p.)

3 exemplaires pour : Alberte (6 p.), Arlette et Suzanne (6 p.), Brigitte (9 p.), Christiane (dont 1 incomplet ; 11 p.), Miette et Maryse (12 p.), Sophie (6 p.)

4 exemplaires pour : Madame et les jeux du destin (6 p.), Aline (7 p.), Esther (dont 1 incomplet ; 20 p.), Josée (10 p.)

5 exemplaires pour : Jeanne (10 p.), Paulette (11 p.)

Après lecture des différents chapitres, rien ne semble indiquer un ordre précis et définitif à donner à leur enchaînement, au contraire, tel qu'ils étaient présentés, certains chapitres dont les histoires vont de pair se trouvaient éloignés les uns des autres.

Quelques indices tout de même laissent penser que Laure Beddoukh avait déjà réfléchi à la composition. En tête d'une majorité de chapitres, parfois sur plusieurs exemplaires d'une même copie,

² Ces numéros rajoutés par moi le sont au crayon de papier, tout autre numéro est une note de L. Beddoukh.

sont notés des chiffres qui laissent présager un ordre. Mais ce n'est pas assez rigoureux ni régulier pour donner une structure à l'ensemble de l'ouvrage.

Cependant, en procédant par élimination, en considérant les exemplaires qui semblent les mieux corrigés, les plus aboutis, et en comparant les numéros inscrits à la main par l'auteur, on parviendrait à l'enchaînement suivant :

Chap. I : Madame et les jeux du destin

Chap. II : Brigitte

Chap. III : Paulette

Chap. IV : Esther

Chap. V : Christiane

Chap. VI : Sophie ou Arlette et Suzanne

Chap. VII : Rosie

Chap. VIII : ?

Chap. IX : Annie

Chap. X : Aline

Chap. XI : Alberte

Chap. XII : Josée

Les 4 derniers chapitres (Eva, Hélène, Jeanne, Miette et Maryse) ne portent de numéro sur aucun de leurs exemplaires.

Mais cette succession n'est qu'une hypothèse, elle est du reste peu utilisable car incomplète.

On peut néanmoins, après une première lecture, être plus catégorique sur quelques chapitres : Madame et les jeux du destin est sans aucun doute le premier chapitre, il servirait d'introduction au roman.

On peut par ailleurs constater que certaines sections se succèdent. Ainsi, Esther précède Christiane (Esther p. 1 : " Je trouvais, en Christiane, dont j'aurai l'occasion de reparler (...) "; Christiane p. 8 : " Nous savons déjà ce que fut le dévouement sans limites de cette dernière [Christiane] pendant les épreuves cruciales de son amie [Esther], et nous savons aussi ce que voulut le destin qui fit de Christiane la femme de Gaston. ")

Annie précède aussi Aline, la première étant la mère de la seconde (Annie p. 10 : " Ce qui suivit, comment continuèrent les choses après, eh bien nous allons le trouver dans l'histoire d'Aline, car elle fut aussi élève du collège. ")

En dehors de ces trois affirmations, toute autre hypothèse semble a priori aléatoire, c'est pourquoi il est plus simple de faire une lecture des chapitres dans l'ordre alphabétique, tout en tenant compte des trois constatations précédentes.

II / RÉSUMÉS DES 16 CHAPITRES

L'histoire se passe dans un collège de jeunes filles dont la directrice est sur le point de partir en retraite. Par affection pour elle et aussi par curiosité, une jeune professeur nouvellement arrivée lui propose de reconstituer l'Amicale des Anciennes élèves. Chaque chapitre porte le prénom d'une des étudiantes et retrace sa vie à partir du moment où elle a quitté l'école.

Le récit se déroule a priori dans les années cinquante³ mais les souvenirs évoqués concernent l'entre-deux-guerres, la Seconde Guerre mondiale ou l'après-guerre. L'auteur étant décédée en 1970,

³ La date la plus récente se trouve dans le chapitre Paulette p. 1 : " Je l'évoque en 1947 (...) " [*souvenir d'une assistante sociale*]. L'histoire semble être racontée quelques années plus tard.

les textes ont été dactylographiés dans les années 1950-1960 ; il semble qu'on ne puisse pas fournir davantage de précisions.

Sur l'exemplaire 4 du chapitre Madame et les jeux du destin, juste à gauche du titre, l'auteur a rajouté à la main : “ *je pourrais appeler cela (...)*”⁴. Laure Beddoukh projetait donc de donner ce titre à son ouvrage.

Madame et les jeux du destin (6 p.)

Ce chapitre tient lieu de prologue. Il s'agit de la mise en situation des récits qui vont suivre.

La narratrice est une jeune enseignante parisienne qui arrive à Marseille pour exercer dans un collège de jeunes filles, tenu par Mme Loustier depuis 20 ans. Elle loge chez sa supérieure et les deux femmes se lient d'amitié. Un après-midi, une visite de l'Inspecteur rappelle à la directrice qu'elle devra prendre sa retraite à la fin de l'année. L'horizon de ce changement de vie impressionne “ Madame ” qui se replie vers le passé en se confiant à sa jeune collègue.

Pendant sa longue carrière au sein du collège, elle a répertorié dans de grands volumes les noms de ses élèves ainsi que leur description, physique et intellectuelle, et leur situation sociale. La directrice s'amusait alors à donner une opinion personnelle sur chacune d'entre elles, à la fin de leurs études, essayant de prévoir ce que serait leur vie future. C'est la lecture de ces archives qui va susciter l'intérêt de la narratrice : “ La Proustienne se réveillait en moi. Devant ce livre jaune, je sentais naître une sorte de curiosité (...) touchant à toutes ces femmes dont les noms étaient inscrits par n° depuis tant d'années.”⁵ Elle est mue par “ le désir de “ savoir ”, de rattacher, dans quelques êtres choisis, le passé avec le présent, de vérifier en quelque sorte si les jugements émis étaient solides ou précaires.”⁶

Après une sélection d'élèves, plus ou moins anciennes, la jeune professeur réalise un véritable “ travail de termites ”⁷ afin de retrouver leurs adresses. Elle va ensuite mener à bien ses enquêtes d'après les souvenirs de la directrice et en interrogeant les intéressées ainsi que leur entourage. La réalité de leurs vies fut-elle bien le reflet des pronostics scolaires de Madame ? A moins que les jeux du destin en aient décidé autrement...

Après cette introduction, on dispose de 15 petits récits qui sont les vies romancées, et très diverses, de 15 anciennes élèves du collège.

Signalons juste que la fin de ce chapitre semble appeler un épilogue : “ L'amicale se reconstitua. Madame avait tous les jours des visites gentilles ou émues qui la ravissaient. Mais je reviendrai là-dessus.”⁸ Cependant, dans l'exemplaire noté n° 3, l'auteur a barré la dernière phrase. Dans le corpus, aucun des chapitres ne tient lieu de conclusion ou d'épilogue.

Alberte (6 p.)

Deux aspects de sa personne déterminent son histoire : Alberte est laide et très intelligente. A la mort de ses parents la jeune femme se voit contrainte d'abandonner des études prometteuses afin de chercher du travail. Elle acquiert une formation de sténo-dactylo mais son physique repoussant joue en sa défaveur. Alberte parvient cependant à se faire accepter comme domestique par la famille Bonnet. Le foyer est accueillant et la jeune femme y trouve son bonheur.

⁴ Pour plus de clarté les citations dactylographiées seront simplement mises entre “ ” et les citations manuscrites seront en plus en italique.

⁵ p. 4.

⁶ p. 5.

⁷ Brigitte, p. 4.

⁸ p. 6.

“Evoquons un ciel clair et lumineux troublé soudain par des nuages gris (...)”⁹. M. Bonnet qui travaille dans un ministère est indirectement placé au centre d’une affaire politique douteuse : il détient un dossier compromettant qu’on le charge de faire disparaître. La conscience du fonctionnaire est tiraillée et il finit par se confier à l’intelligente Alberte qui l’incite à refuser l’ordre malhonnête. Elle lui propose de surveiller son bureau pendant la nuit et parvient héroïquement à déjouer les plans de deux cambrioleurs. La presse se saisit de l’affaire : le scandale éclate au grand jour. On vante alors le mérite et le courage d’Alberte qui se lance dans la politique, tout en conservant sa situation chez les Bonnet.

Une témoin la décrit comme un leader convaincant : “A la tribune, sa laideur s’estompe d’abord, puis disparaît, tant le charme ensorceleur opère.”¹⁰

Annie (7 p.)

Il s’agit dans ce chapitre de l’histoire assez douloureuse d’une fille-mère de 17 ans. La jeune Annie tombe très amoureuse d’Antoine, frivole étudiant en droit, qui l’abandonne un mois avant la naissance de la petite Aline. Meurtrie, elle travaille avec acharnement afin de satisfaire aux besoins de sa fille qu’elle inscrit au collège. “Ainsi fut le point de départ bien banal de ce destin de femme.”¹¹

“Situons Annie maintenant, dans la cellule d’une prison vaguement éclairée par un jour blême.”¹² Que s’est-il passé pour que la jeune femme en arrive là ? Un après-midi, elle rentre plus tôt chez elle et y surprend Antoine avec leur fille, devenue adolescente, et qui avait le désir de connaître son père. Une vague de violence submerge Annie, elle saisit un bronze et tente d’atteindre son ancien amant ; mais Aline se jette entre les deux et se retrouve grièvement blessée. La mère est emprisonnée quelque temps avant de retrouver sa fille, guérie. Une vie quotidienne difficile et pleine de remords de la part des deux femmes reprend son cours, avec le soutien de Raoul, fonctionnaire colonial et vieil ami d’Annie. Celle-ci a refusé de laisser sa fille habiter chez Antoine, devenu riche.

Mais Annie ne supporte plus de voir son enfant, obligée de travailler, perdre sa joie de vivre et sa santé. Elle prend alors sur elle et décide de laisser Aline à son père qui peut subvenir à tous ses besoins et toutes ses envies. Annie épouse finalement Raoul et le couple part peu de temps après pour l’Indochine.

La suite de l’histoire est racontée dans le chapitre Aline.

Aline (7 p.)

Aline change d’environnement chez Antoine, il possède une belle fortune et elle a une vie facile. Cependant la jeune fille a du mal à prendre ses repères, ne trouvant aucun lien affectif chez un père souvent absent et une belle-mère, Berthe, d’aspect assez froid et indifférent.

Mais les deux femmes vont être transformées par la guerre. Tandis qu’Antoine se rallie avec enthousiasme à la politique du Maréchal Pétain, Aline et Berthe sont, en silence, très tourmentées par les malheurs qui frappent l’Europe. Deux événements vont pousser Aline à entrer dans la Résistance : la rencontre avec Sylvain, un jeune électricien résistant, et une vision tragique, celle de sa voisine, juive, qui se jette du 5^e étage avec ses trois enfants afin d’échapper à la Gestapo. “Mille petites besognes de la Résistance vinrent lui redonner le goût de vivre. C’était utile, héroïque, amusant d’agir avec un air innocent, de tromper l’ennemi, de plus en plus haï.”¹³ Elle finit par se confier à sa belle-mère qui choisit elle aussi de mener une double vie.

⁹ p. 3.

¹⁰ p. 5.

¹¹ p. 3.

¹² *Idem*.

¹³ p. 4.

Mais comme “ la trahison veillait¹⁴ ”, la famille se fait finalement arrêter par les Allemands et envoyer dans les camps. Aline est la seule à y réchapper et épouse Sylvain après la Libération.

Arlette et Suzanne (6 p.)

“ C’est une bien singulière histoire qui vous prouvera, mais vous en êtes déjà convaincue, le rôle démoralisateur de l’argent sur notre pauvre humanité.¹⁵ ” Voici les paroles de Madame.

Arlette et Suzanne étaient deux jeunes filles inséparables, que rien ne démarquait de la masse des élèves si ce n’est leur amitié tellement proche qu’on associait toujours l’une à l’autre. A quarante ans les deux femmes sont encore voisines et amies ; Arlette est secrétaire et Suzanne tient une épicerie. Un matin elles s’offrent, à deux, un billet de loterie, mais Suzanne a des problèmes de dettes et demande à son amie de lui racheter sa part.

La roue du hasard s’arrête alors sur leur numéro, qui rapporte cent mille francs¹⁶. Suzanne, considérant que son amie n’a fait que lui avancer l’argent de sa part, décrète qu’elle doit toucher la moitié. Les deux femmes vont jusqu’au procès, perdu par Suzanne, et leur amitié en est gâchée. Tandis que la gagnante s’enrichit et se marie, la situation de l’épicière frustrée empire.

Pendant la guerre va transformer le cours des choses : Suzanne relance son affaire grâce au marché noir tandis que le sort s’acharne sur Arlette, dont le mari dilapide la fortune. Mais la commerçante est de nouveau rapidement ruinée après le passage du contrôle économique. Ce retour au statu quo permet finalement aux deux femmes de se retrouver, et de se pardonner...

Brigitte (9 p.)

Les premiers paragraphes de ce chapitre s’attardent sur les échanges entre la directrice et la jeune narratrice enquêteuse, ce que l’auteur ne fait pas dans les autres récits. “ Madame feuilletait son grand livre, lentement, à la recherche des cas susceptibles de m’intéresser. (...) Cette activité nouvelle dont j’étais l’artisan l’aidait à vivre ces mois de transition, sans inutile amertume.¹⁷ ” Sur ce qui semble être le dernier exemplaire corrigé, Laure Beddoukh a inscrit en haut de la page un “ 2 ”. A partir de ces informations, on serait tenté de croire que Brigitte est le chapitre premier, celui qui suit le prologue (ce n’est bien sûr qu’une hypothèse.)

Brigitte est le récit d’une menteuse professionnelle. Dès les premières années de sa scolarité, l’enfant s’est créé de toutes pièces une situation familiale très aisée, alors qu’elle loge avec sa mère dans une “ maison de rendez-vous ” où celle-ci travaille en tant que domestique. La directrice a décidé de la garder et de la laisser mentir pour qu’elle conserve son équilibre d’enfant par rapport aux autres élèves. “ C’était en somme de l’auto-défense¹⁸. ”

La narratrice obtient ensuite le long témoignage d’une voisine de Brigitte qui s’est fait manipuler par ses mensonges lorsque les deux jeunes filles avaient une vingtaine d’années, au sujet d’une affaire sentimentale. L’enquête nous mène enfin jusqu’à Brigitte elle-même, mariée, mère de famille et s’occupant d’œuvres. “ Par des chemins détournés, oh combien, et dont nous ne pouvions saisir les innombrables méandres, elle avait conquis l’argent à la base de toutes choses, et s’était “ payé ” n’est-ce pas le mot propre, le destin fabriqué par son imagination d’enfant.¹⁹ ”

¹⁴ p. 6.

¹⁵ p. 1.

¹⁶ Laure Beddoukh a tapé au départ “ cinq cents francs ”, puis a rectifié à la main.

¹⁷ p. 1.

¹⁸ p. 3.

¹⁹ p. 9.

Esther (20 p.)²⁰

La jeune professeur a une entrevue rapide avec Esther dans son appartement parisien. Celle-ci est sur le point de partir au Canada et n'a pas le temps de lui raconter son histoire. Elle renvoie la narratrice à sa grande amie Christiane, qui est mêlée à son destin. " Je quittai mon interlocutrice sans avoir pénétré autre chose que ce qu'il était aisé de supposer : qu'elle avait dû être victime des lois raciales, car elle était juive (...) ²¹ " Le récit qui va suivre repose donc sur le témoignage de Christiane et la lecture du journal intime d'Esther, confié à son amie.

En 1939 la jeune Esther a 22 ans, elle est mariée à un avocat, Gaston Lacroix, et ils vivent tous deux chez ses beaux-parents. L'atmosphère devient de plus en plus pesante, notamment à cause des origines juives d'Esther. Le 23 janvier 1943, une rafle de gardes mobiles déferle sur Marseille et Esther est emmenée. Une chance inespérée fait qu'au moment de monter dans le train de prisonniers, un officier allemand lui ordonne de descendre, apparemment par erreur. Dans un premier temps la jeune femme se réfugie chez Christiane, puis celle-ci l'accompagne dans une ferme du Massif Central où elle se cache jusqu'à la fin de la guerre. Là-bas, Esther vit une nuit d'amour avec Jean, un jeune maquisard, et se retrouve enceinte. Le père est tué quelque temps après, dans une embuscade.

A la Libération, Esther rejoint sa tante à Paris avec la petite Marie qui vient de naître. Avant de partir au Canada, elle décide de rendre visite aux parents de Jean afin de leur apprendre qu'ils ont une petite-fille. La rencontre sera particulièrement tendue. Quant à Gaston, désespéré par la disparition de son épouse, il se console chez Christiane qui garde le secret quant au destin d'Esther. La jeune femme redonne signe de vie après la guerre, demandant le divorce à un homme qu'elle a cessé d'aimer, ce qui permet finalement le remariage de Gaston avec Christiane.

Christiane (11 p.)

A son arrivée dans l'école, la jeune Christiane était " privée d'un père très tendre et livrée à la seule sollicitude d'une mère douteuse. ²² " Elle est issue d'une famille recomposée : ses parents, Laurent et Lucie, se marient alors que celle-ci a déjà une fille, Eliane. Lucie est soupçonnée d'avoir de nombreuses aventures, mais son mari garde le silence, et la petite Christiane, très proche de son père, vit en ressentant le malheur qui pèse sur lui. Quant à Lucie, elle n'a qu'indifférence pour sa famille. A la mort de Laurent, Christiane est désespérée mais trouve une consolation dans l'amitié qui naît au collège entre elle et Esther.

Cependant un autre drame survient dans la vie de Christiane. Sa mère décide de se remarier avec Sébastien, son amant, mais quelque temps avant la fête, la jeune fille surprend son futur beau-père avec Eliane. Le couple s'enfuit la veille du mariage et " ce qui suivit pendant de longs jours fut pour cette enfant cauchemardesque. ²³ " Lucie est atteinte d'une fièvre cérébrale et, une fois guérie, elle quitte le foyer en laissant tout à sa fille.

Christiane est alors recueillie par sa tante et décide de devenir " assistante sociale spécialisée dans la psychologie des jeunes enfants. ²⁴ " Elle est toujours très amie avec Esther et finit par épouser l'ancien mari de celle-ci, Gaston.

²⁰ Ce chapitre semble tenir une place centrale dans le manuscrit de Laure Beddoukh car il est deux fois plus long que les autres et on s'aperçoit rapidement qu'il contient des éléments autobiographiques très importants pour l'auteur. (cf infra, Chap. IV, l'analyse des éléments autobiographiques)

²¹ p. 1.

²² p. 1.

²³ p. 6.

²⁴ p. 8.

Eva (5 p. , incomplet)²⁵

A 20 ans, Eva fut “ une des premières propagandistes en faveur du suffrage des femmes, et joua un rôle actif de premier plan (...)”²⁶”. L’ancienne élève en a maintenant soixante et raconte sa vie de militante féministe.

Elle explique d’abord ce qui l’a poussée à s’engager, à savoir l’aspiration à plus de justice et d’équité concernant la situation faite aux femmes. Elle décrit ensuite l’action du mouvement dont elle faisait partie, les méthodes employées pour convaincre, les meetings. La priorité était le travail des femmes. Dans son discours, non dénué d’humour, Eva prend du recul sur elle-même et ses actions passées en racontant des anecdotes croustillantes et en analysant certains points faibles de son mouvement féministe.

Il semble bien qu’il n’existe aucun exemplaire complet de ce chapitre et c’est plutôt regrettable étant donné le thème abordé.

Hélène (10 p.)²⁷

Hélène est la plus jeune des anciennes élèves interviewées, tout juste 20 ans. Elle raconte à la narratrice une “ étrange histoire”²⁸”, survenue lorsqu’elle était en convalescence chez sa grand-mère, laquelle est atteinte d’une sorte de folie douce qui lui provoque des hallucinations.

Lors d’une soirée où les deux femmes veillent au coin du feu, Hélène observe sa grand-mère endormie, à qui elle ressemble tant. C’est alors qu’une succession d’images apparaît à la jeune fille qui pense avoir des visions d’elle-même, dans une autre existence, avant de s’apercevoir que c’est la vie de sa grand-mère qui défile devant ses yeux : épisodes de son enfance, première désillusion amoureuse, mariage décevant, naissance de sa fille (Agnès, la mère d’Hélène)...

Madame est sceptique quant au récit mais la narratrice semble vouloir y croire : “ Pourquoi, après tout, les choses n’auraient-elles pas été ainsi qu’elle me l’a conté. Tant de domaines restent inexplorés (...)”²⁹”

Jeanne (11 p.)

Il s’agit d’un destin tragique relaté en deux temps.

Une ancienne surveillante générale du collège raconte qu’à une certaine époque, de nombreux vols étaient constatés sans qu’elle puisse mettre la main sur la coupable. Alertée par une élève qui a vu son propre stylo dans les mains de Jeanne, la surveillante convoque la jeune fille dans son bureau. Après avoir nié une première fois, elle finit par avouer pour le stylo et pour tous les autres objets dérobés. Une fois la directrice alertée, les deux femmes décident de raccompagner Jeanne chez elle à la sortie de l’école. La jeune élève vit avec son frère, employé, et sa grand-mère, qui travaille encore pour subvenir aux besoins de leur foyer. Les parents sont absents ; le père escroc est mort en prison, la mère, qui a perdu l’esprit, est placée dans une maison de santé. La grand-mère s’effondre en apprenant les méfaits de Jeanne qui explique ses vols par le désir d’être à la hauteur de ses petites camarades et par l’incapacité de réclamer de l’argent à son aïeule. La surveillante et Madame repartent troublées, mais elles décident de laisser ses chances à Jeanne : “ Après bien des anxiétés, influencées par des arguments sentimentaux, nous optâmes pour le salut.”³⁰”

²⁵ Ce chapitre aussi relève clairement de l’autobiographie.

²⁶ p. 1.

²⁷ A noter que p. 7, “ Hélène ” se transforme en “ Ida ” et ce n’est pas une correction manuscrite.

²⁸ p. 1.

²⁹ p. 10.

³⁰ p. 9.

Deux ans plus tard, une jeune fille est trouvée noyée dans une rivière, c'est Jeanne. Reçue à l'Ecole Normale d'Aix-en-Provence, elle parvenait à oublier son triste passé, " mais la fatalité veillait..."³¹ Une série de vols commis à l'Ecole troublèrent beaucoup Jeanne sur qui les soupçons pesaient de plus en plus. La pression devenant insupportable, la malheureuse finit par craquer et se jeter à l'eau. On apprendra plus tard que la coupable était une lingère kleptomane.

Josée³² (10 p.)

L'histoire est entièrement relatée par la directrice qui connaissait bien Mme J., la grand-mère de Josée. Celle-ci était une femme très instruite et volontaire qui avait monté sa propre affaire, un commerce d'optique, tout en s'occupant de son fils, Jacques. Josée est la fille cachée de celui-ci avec une femme facile et aventureuse, Madeleine. Lorsque Jacques meurt à la Grande Guerre, les J. reçoivent un court testament leur demandant de s'occuper de la petite Josée. La vie de la petite se passe alors tantôt chez sa mère, " dans des milieux de bamboche ", tantôt chez sa grand-mère, tutrice légale, " dans un milieu équilibré, austère, où le mot clef était " travail ". "³³ Josée trouve difficilement son équilibre entre les séjours chez une mère qui la dégoûte, et ceux passés chez une grand-mère qui l'excède.

Madame s'est longtemps interrogée sur ce qu'était devenue Jeanne et va la rencontrer à deux reprises. Le jour de l'enterrement de Mme J., Josée lui apprend qu'elle a fini par rejeter en bloc les deux milieux dans lesquels elle avait passé sa jeunesse et s'est promis " un amour unique et sa reposante sécurité"³⁴. Puis, de longues années plus tard, la directrice a l'occasion de se rendre chez elle. Josée habite dans une villa, son mari l'a quittée pour une autre et elle vit grâce aux rentes de sa grand-mère avec ses deux filles. L'une est le portrait craché de Mme J. mais possède le caractère dévergondé de Madeleine, l'autre au contraire possède la volonté et les capacités de la grand-mère de Josée. C'est sur cette Martine que reposent tous les espoirs de Josée, comprenant finalement, à travers sa fille, " l'admirable sollicitude et la valeur exceptionnelle"³⁵ de Mme J.

Miette et Maryse³⁶ (12 p.)

Le récit se passe dans le milieu étudiant d'Aix-en-Provence, aux alentours du 1^{er} avril. " Il s'agit, (...), autour de l'évocation que j'avais sollicitée concernant Miette, de la résurrection de souvenirs de jeunesse."³⁷ La narratrice retrouve des années plus tard les camarades de Miette et Maryse qui prennent beaucoup de plaisir et de malice à raconter le tour joué à l'un de leurs professeurs.

Une longue description d'Aix précède celle du groupe d'étudiants farceurs dont le chef est Jean Rigodi. Beaucoup de personnages font partie de ce récit au style très rythmé, théâtral et carnavalesque, et les deux jeunes filles, anciennes élèves du collège, semblent n'être qu'un prétexte pour nous raconter la farce.

Le bouc émissaire se nomme Calumette, il est professeur de langues orientales, théosophe convaincu, et donne des conférences sur la transmutation des âmes et la résurrection. Rigodi et Miette exposent leur plan à la joyeuse troupe : le 1^{er} avril, lors de la fête donnée par Calumette, Maryse devra détourner l'attention du professeur afin qu'on puisse verser dans son verre " du rêve en bouteille ". Ainsi, Calumette, " plongé dans le nirvana, perdra juste assez conscience pour qu'ils

³¹ p. 10.

³² Dans le premier exemplaire la jeune femme se nomme " Josette ", qui se transforme en " Josée " dans les 3 copies suivantes, après correction de l'auteur. On peut donc considérer que le titre définitif est bien Josée.

³³ p. 6.

³⁴ p. 9.

³⁵ p. 10.

³⁶ Ce récit est une version raccourcie et légèrement adaptée du tapuscrit 3AF19 " *Et tout vint de là ou La Folle nuit ou Premier avril* ".

³⁷ p. 1.

puissent] lui jouer son passé millénaire (...)”³⁸. Les étudiants, déguisés, prévoient de défiler tour à tour devant le professeur, en lui faisant croire que ces personnages sont des incarnations de ses vies antérieures. Seule Maryse est réticente à cette idée.

La farce se déroule presque comme prévu et se finit même par un coup de foudre entre Calumette et Maryse qui, s’inquiétant des effets de la drogue, était restée auprès de lui...

Paulette (10 p.)

C’est une assistante sociale qui évoque l’histoire de Paulette, dans un souvenir datant de 1947. A cette époque la jeune femme gagne sa vie tant bien que mal comme secrétaire dans une compagnie de navigation marseillaise, ayant placé sa fille en pension chez deux vieilles dames, près d’Arles. Un jour, Paulette avoue à l’assistante sociale que le père de la petite Béatrix, née en 1941, est un sous-officier allemand. Le malaise est grand pour l’assistante sociale qui se remémore avec douleur l’arrivée au port de Marseille des rescapés des camps nazis. Elle est tiraillée entre le mépris de la collaboration et l’estime qu’elle a pour Paulette qui se sacrifie pour son enfant. Il en est de même pour Béatrix : “ Pauvre être dont la naissance avait des origines si impures. Je ne pouvais l’aimer, mais je ne pouvais pas non plus être indifférente, son innocence suscitait en moi la pitié.”³⁹

A la Libération Paulette échappe de peu à la tonsure grâce à Daniel, qui n’est pas insensible à son charme et sa peine : “ Voyez, je suis juif moi, et je pardonne. Laissez-la élever son enfant, une mère, c’est sacré.”⁴⁰ Après quelque temps, les deux jeunes gens se marient et vont vivre chez la mère de Daniel, Mme Vidal. La sœur de celui-ci, Camille, a été déportée en 1943 avec les enfants juifs apatrides dont elle s’occupait. M. Vidal en est mort de douleur et sa femme, chez qui s’est développée la haine des Allemands, continue d’être minée par la souffrance. C’est pourquoi il fut préférable de cacher les origines de la petite Béatrix qui finit par rejoindre le foyer.

Cependant Mme Vidal apprend indirectement l’ascendance germanique de l’enfant et le drame éclate. Elle est désespérée par le mensonge de son fils et anéantie par la présence de Paulette sous son toit. D’un autre côté, elle est torturée par l’idée de devoir mettre dehors la mère et son enfant : “ une innocente à qui je ne peux pas vouloir de mal, mais dont je ne peux pas supporter la vue sans évoquer le martyr de ma Camille.”⁴¹ La situation devenant pour tous intenable, Paulette quitte finalement le foyer avec sa fille, Daniel lui ayant garanti, en accord avec sa mère, le versement d’une pension pour subvenir à leurs besoins.

Rosie (7 p.)

Rosie ressemble à une poupée de porcelaine : “ c’est un Saxe !”⁴² Elle a perdu sa mère très jeune et son père ne se soucie guère d’elle. Pourtant la petite a eu une enfance heureuse, entourée par des femmes qui fréquentaient l’appartement paternel, et surtout par deux voisines : Mme Rolland et sa fille Angèle, une jeune femme cultivée âgée de 35 ans.

Pour ses 18 ans, la jeune fille se fait accompagner au bal masqué de l’Opéra par Angèle. Rosie fait sensation, surtout chez un jeune médecin, Constant, à qui elle promet d’écrire. Peu de temps après, Rosie rencontre un quadragénaire séducteur et l’épouse, suggérant à Angèle, qui lui a rappelé sa promesse, d’écrire à sa place à Constant. Angèle se prend au jeu et l’échange épistolaire devient de plus en plus régulier et intime, la seule difficulté pour elle étant d’éviter toute rencontre qui trahirait le subterfuge.

³⁸ p. 7.

³⁹ p. 4.

⁴⁰ p. 5.

⁴¹ p. 9.

⁴² p. 1.

Cependant Rosie est rapidement éconduite par son mari, elle tombe malade et demande à Angèle de faire venir le docteur Constant. Après de nombreuses hésitations Angèle décide de ne pas révéler la vérité à son correspondant, et de résumer à Rosie le contenu des lettres afin qu'elle ne soit pas surprise lors de leurs rencontres. Les deux jeunes gens tombent rapidement amoureux, et Angèle reste l'amie du couple.

Mais les "fantaisies du sort" font que trois ans plus tard Rosie trompe Constant et lui apprend, lors d'une crise, toute la vérité au sujet de l'échange épistolaire. Leur rupture est rapidement consommée et le trio se décompose, Angèle ne supportant pas la trahison de son amie.

Sophie (6 p.)

C'est la grand-mère maternelle de Sophie qui raconte son histoire.

La jeune fille vit avec sa mère, Mme D. Elles ont pour voisins Mme C. et son fils, Lucien. Les deux mères aimeraient marier leurs enfants, mais elles n'obtiennent pas l'approbation du jeune homme, épris d'une "folle fille", Jeannette. Une enfant va naître de leur union secrète mais deux ans plus tard la mère abandonne Lilette à son amant qui l'emmène chez Mme C. Sophie joue rapidement le rôle de remplaçante et finalement le projet de mariage se concrétise. Néanmoins la jeune femme n'est pas heureuse car son mari refuse d'avoir un autre enfant.

L'arrivée de Jean F., fonctionnaire colonial et cousin germain de Lucien, va bouleverser les choses. Celui-ci s'est absenté plusieurs semaines et Jean, de permission, passe quelques temps chez sa tante. Au fil des discussions, Sophie remarque la ressemblance entre la petite Lilette et le cousin qui finit par lui raconter à demi-mot l'aventure qu'il a eue avec Jeannette. La preuve est faite : Jean est bien le père de l'enfant, mais Sophie garde pour elle ses déductions. Néanmoins, de fil en aiguille, les deux jeunes gens se rapprochent et le départ précipité de Jean lorsque le mari rentre de voyage laisse entendre "qu'il s'était passé quelque chose"⁴³... Et en effet, Lucien se retrouve papa pour la seconde fois.

La grand-mère de Sophie ponctue son monologue par un rire diabolique : "Deux fois cocu et deux fois père, par le même, ah ! ah !"⁴⁴

III / PRINCIPAUX THÈMES ABORDÉS

Ces portraits de femmes sont tous différents mais on peut dégager des thèmes qui reviennent fréquemment dans l'ouvrage de L. Beddoukh.

De la part d'une féministe aussi fervente, on aurait pu s'attendre à ce qu'il y ait davantage de chapitres abordant ce thème, or seul Eva concerne directement l'action féministe (Alberte finit aussi par entrer dans la politique et jouer un rôle de leader). Cela s'explique sûrement par le fait qu'elle fut surtout très active dans les années 1920-1930 et qu'après la Seconde Guerre mondiale elle semble se retirer de l'action pour se consacrer davantage à l'écriture. On le constate d'ailleurs en parcourant le fonds Beddoukh : ce qui concerne son activité féministe date de l'entre-deux-guerres, alors que toutes les ébauches d'œuvres littéraires sont des années 1950-1960.

Cependant l'ouvrage est parcouru par une certaine vision de la femme et de son rôle, dans sa vie privée comme dans la sphère publique.

D'emblée, on constate d'une manière générale que l'auteur semble combattre *le déterminisme*, cette notion qui ne joue pas en faveur des femmes, bien souvent prisonnières des perceptions sociales de

⁴³ p. 5.

⁴⁴ p. 6.

leur époque, les enfermant dans une image prédéfinie. Les pronostics de Madame s'avèrent en effet presque toujours faux, pourtant, au début, elle est convaincue : “ ces petites filles se révèlent aisément au début de leur vie.⁴⁵ ”

Dans le cas de Paulette par exemple, la directrice avait annoté : “ Petite élève à qui on peut faire confiance⁴⁶ ”, mais elle est atterrée d'apprendre que la jeune fille a eu un enfant avec un Allemand pendant la guerre : “ Qui aurait pu imaginer pareil destin pour cette fille d'apparence si inoffensive ?⁴⁷ ” A l'inverse, elle n'aurait jamais soupçonné qu'Aline avait fait partie de la Résistance. La narratrice donne son avis sur ces évolutions imprévisibles : “ De même qu'un paysage change d'aspects, suivant la lumière qui l'éclaire, les circonstances développent ou annihilent certaines de nos dispositions et créent en nous un autre personnage bien difficile à deviner auparavant.⁴⁸ ” Certes cette réflexion est valable pour chaque être humain, mais en observant les nombreux personnages qui parsèment le récit, on s'aperçoit que ce sont les femmes qui évoluent ; les personnages masculins, eux, sont plutôt constants aux cours des histoires.

L'exemple d'Alberte est aussi un beau pied de nez aux préjugés. “ Quand la laideur est irrémédiable, que rien ne vient en atténuer l'aspect, tout le destin d'une femme en est faussé.⁴⁹ ” Oui mais Alberte est aussi très intelligente, et c'est sa capacité d'adaptation et sa vivacité d'esprit qui lui permettent de se défaire d'une image ingrate, et d'aller à l'encontre de ce qui pourrait être une fatalité. Pour Laure Beddoukh, le destin est un “ mot-clé⁵⁰ ”, mais il n'est pas irrévocable et tout tracé, au contraire, il peut être modifié par celui qui le vit ou par son environnement.

La femme est mise en avant dans cette œuvre, mais de nombreux portraits sont esquissés : y a-t-il un type féminin prédominant ? Beaucoup de catégories de femmes sont représentées, de l'enfant à la vieille dame, de la prostituée à l'aristocrate, de l'oisive à la travailleuse acharnée, de la femme facile et frivole à celle qui se sacrifie pour les autres. Tous ces destins sont plus ou moins exceptionnels. Certaines histoires sont légères et heureuses (Alberte, Miette et Maryse ou Sophie), étonnantes et étranges (Brigitte, Hélène), d'autres sont plus graves (Annie, Esther ou Paulette), voire franchement tragiques (Jeanne). Il semble que chaque personnage ait sa propre personnalité, cependant on constate des récurrences.

L'éducation et le travail des femmes sont mis en valeur. L'école doit préparer la jeune fille aux difficultés de la vie, c'est un gage de réussite. Annie fait tout pour que sa fille puisse continuer son cursus scolaire : “ Aline poursuivait ses études, il fallait l'armer afin de parer aux sombres jours toujours possibles⁵¹ ”. L'école est fondamentale, et Madame, au crépuscule de sa longue carrière, le réaffirme avec force : “ C'est ici qu'elles ont appris ce qu'il faut savoir du passé de leur pays, du monde, de tout ce qui est, de tout ce qui respire... C'est ici qu'elles ont appris à penser, puis, elles sont devenues des femmes (...) ⁵² ”.

Dans le roman la plupart des femmes exercent, de gré ou de force, une profession. Le travail apparaît à la femme seule comme la solution pour s'en sortir. Ainsi, Alberte, Annie, Aline, Esther, Paulette et beaucoup de personnages féminins secondaires sont contraints de travailler, dans la plupart des cas afin de subvenir aux besoins de leur foyer. Ce n'est souvent pas une partie de plaisir, “ une vie de travail, cela suppose bien des efforts humiliants avant les victoires qui consolent.⁵³ ” Cependant certaines décident d'avoir un emploi, et choisissent leur profession. Ainsi, malgré l'amélioration de sa situation, Alberte préfère rester au service des Bonnet ; Suzanne ouvre son épicerie ; Christiane décide de devenir assistante sociale pour les jeunes enfants ; Mme J., la grand-mère de Josée, a monté elle-même un commerce d'optique prospère, etc. Les métiers qui reviennent régulièrement sont cependant des métiers “ de femme ” : pas de médecin, de journaliste ni d'avocate, mais beaucoup de secrétaires,

⁴⁵ Madame et les jeux du destin, p. 3.

⁴⁶ Paulette, p. 6.

⁴⁷ *Ibid*, p. 10.

⁴⁸ Aline, p. 7.

⁴⁹ Alberte, p. 1.

⁵⁰ 3 AF 24, f. 11.

⁵¹ Annie, p. 4.

⁵² Madame et les jeux du destin, p. 3.

⁵³ Annie, p. 3.

ainsi que des enseignantes, des commerçantes, des assistantes sociales et des domestiques. La femme travaille donc, mais reste dans la norme.

On peut s'arrêter quelques instants sur *le métier de professeur*. En effet le cadre de l'histoire est un collège de jeunes filles, et les personnages centraux sont la directrice de l'école et la narratrice, jeune professeur. Laure Beddoukh a occupé de nombreux postes d'enseignante dans sa carrière professionnelle et il est clair qu'elle a une haute estime du métier. Nous l'avons vu, l'école est indispensable au développement des femmes, mais pas dans n'importe quel contexte. Pour l'auteur, la pédagogie semble devoir être accompagnée d'amour pour son métier et de psychologie. On le remarque aisément dans le prologue, lorsqu'il est question de Madame, entièrement dévouée à son travail : “ (...) sa profession, absorbant ses élans, son besoin de foi, son temps, son intelligence, lui avait tenu lieu de famille ; le sens du devoir, un devoir élargi jusqu'à l'oubli de soi-même, remplaçant, pour elle, le bonheur.⁵⁴ ” La psychologie est présente car les règles et les lois de l'école ne sont pas appliquées avec rudesse, la directrice s'adapte toujours aux situations afin d'aider au mieux ses élèves. Dans le cas de Jeanne, la petite voleuse, on lui permet de continuer sa préparation au concours des institutrices, car “ lui enlever cette chance, c'était lui supprimer un possible salut et la rejeter vers un redoutable inconnu.⁵⁵ ” Pour Brigitte, la mythomane, “ il n'y avait pas d'autre chose à faire que de la laisser mentir⁵⁶ ”, c'était son propre équilibre d'enfant qui en dépendait.

Le rapport homme/femme s'articule principalement autour de deux axes : *la relation amoureuse et la famille*. Nombreuses sont les histoires d'amour, plus ou moins heureuses, qui parsèment le texte. Certaines comme Annie, Aline, Christiane ou Maryse finissent par trouver leur bonheur, d'autres sont moins chanceuses : Annie encore, Arlette, Esther, Paulette et beaucoup de personnages féminins de second plan connaissent des désillusions. L'amour peut être vécu comme “ un éternel roman⁵⁷ ”, un bonheur absolu, mais il peut aussi anéantir, par exemple lorsque le futur mari de Lucie s'enfuit avec Eliane, la fille de celle-ci : “ c'était comme une tornade de passion qui lui faisait pousser des cris inarticulés (...) ⁵⁸ ”. Les aventures amoureuses sont souvent agrémentées de rebondissements où les hommes, comme les femmes, aiment, se marient, trahissent, divorcent, s'enfuient... Et lorsque l'histoire d'amour semble être cliché, on remarque que souvent le destin s'en mêle afin de la rendre plus complexe⁵⁹.

La famille et les relations filiales sont aussi des thèmes centraux de l'œuvre. On y trouve d'ailleurs plus de familles monoparentales ou recomposées que de foyers “ stables ”. Seuls les Bonnet (Alberte) et les deux couples qui se forment dans Miette et Maryse font figures d'exception. Ce sont des maisons heureuses et pleines “ d'harmonie affective⁶⁰ ”.

La mère occupe une place bien particulière dans les récits ; elle se retrouve d'ailleurs souvent seule à élever ses enfants. L'absence du mari ou du père est récurrente : il est indifférent à sa famille (Annie, Rosie) ; il abandonne le foyer (Annie, Christiane, Josée, Jeanne...) ; il meurt (Esther, Christiane, Paulette) etc. Beaucoup de personnages féminins se dévouent corps et âme à leur famille, qu'elles soient mères, comme Annie et Paulette, grand-mères, comme celles de Jeanne et de Josée, ou filles, comme Christiane ou Angèle. L'amour filial semble au moins aussi important que celui qui unit l'homme et la femme. D'ailleurs, si l'on pardonne à moitié à Paulette d'avoir eu une fille avec l'ennemi, c'est grâce aux sacrifices qu'elle fait pour élever sa petite Béatrix : “ Je ne cessais, non plus, de respecter en Paulette, si obscure dans son comportement, l'amour pour son enfant. Ceci atténuait cela.⁶¹ ”

Cependant, la mère n'est pas toujours exemplaire. Lucie (la mère de Christiane), Madeleine (celle de Josée) et Jeannette (celle de Lilette), sont “ frivoles ” et délaissent leur famille. A l'inverse, les

⁵⁴ Madame et les jeux du destin, p. 1.

⁵⁵ Jeanne, p. 9.

⁵⁶ Brigitte, p. 3.

⁵⁷ Annie, p. 1.

⁵⁸ Christiane, p. 7.

⁵⁹ Sur ce thème des relations entre hommes et femmes, une étude plus poussée mériterait d'être réalisée.

⁶⁰ Alberte, p. 5.

⁶¹ Paulette, p. 4.

personnages masculins ne sont évidemment pas tous négatifs : M. Bonnet et Laurent sont de bons pères ; Raoul, Gaston ou Daniel sont des compagnons sensibles et attentionnés, ce qui ne semble pas courant : “ les hommes cherchent rarement au-delà des apparences ce qui constitue la nature profonde de leur femme.⁶² ” Un autre type d’homme est mis en valeur : le résistant (Sylvain et Jean).

Mais dans l’ensemble, les femmes sont toujours au premier plan et dans certains chapitres, les personnages masculins sont quasiment inexistantes (Arlette et Suzanne, Eva, Hélène, Jeanne).

Ce tapuscrit a été rédigé dans les années d’après-guerre, et on peut remarquer que celle-ci est plus ou moins présente dans les chapitres. Ce n’est pas un leitmotiv mais dans certains récits, c’est *la Seconde Guerre mondiale* qui bouleverse et modifie le destin des femmes. L’auteur y fait simplement allusion dans Arlette et Suzanne, puisque cette dernière s’enrichit grâce au marché noir, et dans Christiane. Par contre, la guerre est un des thèmes centraux de trois chapitres (Aline, Esther et Paulette), ce qui permet de dresser le portrait de trois types de femme dans la guerre : la résistante, la persécutée et la collaboratrice.

Aline et sa belle-mère, Berthe, sont héroïques dans l’acte de résistance, et elles se révèlent à elles-mêmes dans l’engagement : “ Tous les sentiments déprimants éprouvés depuis l’Occupation, l’exaspération devant la cruauté, l’oppression devant l’injustice, tout cela pouvait donc se concrétiser dans des gestes.⁶³ ”

Esther a été sauvée *in extremis* après une rafle et a dû se cacher jusqu’à la Libération⁶⁴. Son drame est perçu de l’intérieur, grâce à son journal intime. On ressent l’incompréhension et le désespoir des persécutés. Si c’est une fille, elle nommera son enfant Marie, non par conviction religieuse, mais pour que rien ne la distingue de la masse : “ J’ai tant souffert de cette particularité de ma naissance que je lui veux un prénom sans relief. (...) Non, parents chéris, je ne renie rien, je ne ressens que la honte d’appeler mes semblables ceux dont la haine aveugle créa un mal dont je sais l’étendue, moi qui survivis.⁶⁵ ”

Contrairement à Esther qui a eu un enfant avec un jeune maquisard, Paulette, elle, a aimé un Allemand. Comment réagir face à une femme qui a trahi ? Les personnages qui la côtoient sont partagés entre le mépris pour la collaboratrice et l’indulgence pour la mère qui peine à élever son enfant. Le fait que ce soit un jeune homme juif, dont la sœur n’est pas revenue des camps, qui sauve Paulette de l’Épuration est très symbolique, cependant le malaise persiste dans les relations entre la jeune femme et sa belle-famille, la cohabitation ne peut décemment durer. Paulette a pour sa défense des circonstances atténuantes : elle était seule, délaissée par une mère qui ne l’aimait pas, et elle n’avait que 19 ans lorsqu’elle a rencontré ce sous-officier allemand qui s’est attaché à elle. L’épilogue du récit ne rejette pas la jeune femme au ban de la société car d’après Madame, “ ce qui la sauvera, c’est son amour pour sa fille, qui lui révélera la fraternelle sensibilité humaine (...). Alors elle comprendra...⁶⁶ ”

La guerre a transformé ces femmes, et la directrice avoue qu’elle aurait été incapable de deviner ces évolutions. “ Je revois [Aline] légère, gracieuse certes, mais d’apparence si superficielle. Qui aurait pu prévoir ?...⁶⁷ ” “ L’âme [de Paulette] était assez laide, mais cela ne se lit pas sur un visage agréable.⁶⁸ ”

Force est aussi de constater que tous les récits sont très empreints de *psychologie*. Le terme revient d’ailleurs à maintes reprises : “ Le cas de Brigitte est, au point de vue psychologique, un des plus riches que je connaisse, comme un puits sans fond.⁶⁹ ” “ Il se peut que des remous psychologiques

⁶² Sophie, p. 4.

⁶³ Aline, p. 6.

⁶⁴ L’étude de ce récit sera développée dans le chapitre suivant car il renferme de nombreux éléments autobiographiques.

⁶⁵ Esther, p. 13.

⁶⁶ Paulette, p. 10.

⁶⁷ Aline, p. 7.

⁶⁸ Paulette, p. 10.

⁶⁹ Brigitte, p. 9.

compliquent la vie de ce couple, mais je crois que le temps en adoucira l'acuité (...) ⁷⁰ ” etc. La narratrice, en enquêtant sur les anciennes élèves, cherche à “ savoir quel a été le développement du caractère ⁷¹ ”. Quel que soit le portrait esquissé, il y a toujours une fine observation des sentiments, de la sensibilité, de l'état d'esprit du personnage. Dans les histoires les plus sombres surtout, l'analyse psychologique occupe une place importante au sein du récit. Annie est une jeune mère bouleversée qui a été tour à tour écrasée par le poids de l'abandon, du remord et de l'indécision. En prison, “ son corps est là, sa pensée, dans cette affreuse solitude, court éperdue (...) ⁷² ” On pourrait multiplier les exemples de personnages qui ont subi, comme Aline, de rudes chocs psychologiques. Cependant, dans les histoires plus légères, l'auteur ne manque pas non plus de sonder l'état d'esprit de ses personnages. Souvent la description psychologique prend le pas sur le portrait physique.

IV / LES ÉLÉMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES INCORPORÉS A LA FICTION

Après avoir parcouru le fonds Beddoukh dans sa totalité, on s'aperçoit que *Madame et les jeux du destin* contient d'abondantes références autobiographiques de différents ordres. Elles peuvent concerner sa personne et ses expériences, comme ses souvenirs et ses œuvres littéraires, qui n'ont jamais été publiés mais qui sont collectés dans le fonds sous forme de manuscrits ou de tapuscrits. Nous abordons ici les principales références à la vie de Laure Beddoukh que l'on peut trouver dans l'œuvre ; il ne s'agit pas d'une liste exhaustive.

a) L'envie d'écrire et de parler de soi

Dans plusieurs manuscrits datant des années 1950-1960, Laure Beddoukh couche par écrit des réflexions sur elle-même et sa vie passée. Il semble qu'après une intense activité féministe elle ait eu le désir de se tourner vers l'écriture, pratique plus intime qui lui tenait à cœur depuis longtemps. Elle l'exprime très clairement dans un cahier dont les dix premières pages sont remplies de notes et de pensées : “ J'ai toujours rêvé d'écrire. Je ne sais pourquoi, non désir de gloire mais besoin de triturer et de donner une forme à ce chaos de pensées qu'on porte en soi. (...) J'ai le plus souvent fait ce qu'il fallait que je fasse, mais à certains tournants me reprenait cette envie d'écrire, et je jetais sur des feuillets, non détruits qui encombrant un tiroir, je ne sais quels mots sortis de ma pensée pour lui donner plus d'épaisseur, au lieu de me contenter de ces éclairs qui traversent une méditation sans laisser de trace. Surtout j'essayais de définir les autres. Ainsi je satisfaisais ce besoin d'écrire, et puis cela passait pour de longs temps. Me voilà, à mon grand âge, en bout de route, et cela me reprend comme un désir salutaire. ⁷³ ”

Dans le chapitre *Sophie*, l'auteur fait référence à la condition de personne âgée : “ Les vieillards sont généralement condamnés au silence. Leur tendance à la volubilité, aux rappels trop fréquents des mêmes choses, l'inadaptation à l'actuel qui les fait critiquer ce que le temps juge acceptable, et prôner ce qu'il honnit, tout enfin fait qu'on les écoute peu et que toute velléité de conversation de leur part est vite coupée. Pourtant, quand l'intelligence reste lucide, (...) leur pensée est souvent pleine d'intérêt. ⁷⁴ ” On perçoit nettement l'empreinte de l'auteur se confiant à plusieurs reprises dans des fragments manuscrits, sur la vieillesse, cet état qui semble désespéré pour les jeunes, et qui est en fait synonyme d'une plus grande sagesse. “ En principe mon âge, 80 ans ⁷⁵, est celui de la décrépitude (...). Et pourtant, je peux en convenir dans le silence de moi-même, (...) mes pensées ont pris du relief.

⁷⁰ *Christiane*, p. 11.

⁷¹ *Madame et les jeux du destin*, p. 3.

⁷² *Annie*, p. 3.

⁷³ 3 AF 26, ff. 9-10.

⁷⁴ *Sophie*, p. 1.

⁷⁵ Elle avait tapé “ 70 ” puis a rectifié manuellement.

Elles y ont mis le temps et ce ne fut pas sans douleurs, petites et grandes, mais cette compréhension plus aigüe est un bénéfice non négligeable.⁷⁶”

Laure Beddoukh constate qu’à la fin de la vie, les autres ne vous écoutent plus : “ je sais bien que, dans la plupart des cas les “ 20 ans ” s’intéressent peu aux “ 80 ans ”, ils les fuient même comme de sinistres raseurs (...).⁷⁷” Mais dans ce cas, “ pourquoi ne pas mieux s’écouter soi-même (...) ? (...) C’est comme le roman de sa propre vie qu’on feuillette.⁷⁸” Ce roman de la mémoire et de l’existence reste à écrire, mais d’après l’auteur, “ le grand art en cette matière c’est de se détacher le plus possible de soi. Après tout nous ne sommes qu’une bien infime parcelle d’un grand tout. Pourquoi lui accorder tant d’intérêt, alors surtout que cela fait tant de mal.” Laure Beddoukh ne cherche pas à rédiger son autobiographie, il s’agit de parler de soi à travers les autres, ceux qu’elle a rencontrés ou côtoyés durant sa vie. Ces êtres, on les retrouve dans les personnages de ses œuvres littéraires.

L’auteur affirme qu’elle n’écrit pas véritablement sur elle-même : “ Je parle peu de mes propres expériences, quelques vagues souvenirs ne me racontent pas. Est-ce pudeur ou désintérêt ? Les deux sans doute et plus encore, une sorte d’éloignement de ce qui en a constitué l’essentiel.⁷⁹” Cependant, dans *Madame et les jeux du destin*, il est évident que la fiction regorge d’expériences, d’observations, de souvenirs propres à Laure Beddoukh et que l’on retrouve dans ses notes manuscrites comme dans ses autres tapuscrits littéraires. Elle a eu une vie très riche et mouvementée, sur le plan professionnel comme affectif, et il semble que l’on puisse retrouver dans chacun des personnages une des facettes de son existence.

b) *Le monde de l’enseignement*

Laure Beddoukh met un peu d’elle-même dans les deux personnages principaux : Madame et la narratrice. Elle a côtoyé très tôt et durant toute sa vie le monde de l’enseignement, en étant tour à tour surveillante, professeur ou directrice d’établissement. Il est donc évident qu’elle s’est inspirée de ses propres expériences pour construire ces deux personnages. Certaines réflexions montrent en effet qu’elle est très au courant des méthodes de l’époque, concernant la gestion d’un collège de jeunes filles comme les rapports entre les élèves, les professeurs et les parents : “ Autrefois, les contacts avec les parents étaient très espacés, la psychologie, la caractériologie rudimentaire. Peu d’éléments permettaient, me semblait-il, d’étayer une opinion toujours si difficile à établir⁸⁰”, nous dit la narratrice.

De manière générale, l’ensemble de l’œuvre est parsemé de références au monde de l’enseignement et de l’éducation des jeunes filles.

c) *Le féminisme*

Etrangement, alors que le passé d’enseignante de Laure Beddoukh est particulièrement mis en valeur dans ce récit, l’activité féministe n’est abordée qu’une seule fois, dans le chapitre *Eva*.

La narratrice retrouve une des premières propagandistes suffragistes des années 1920, qui a environ 60 ans au moment où elle l’interviewe, et qui s’est retirée de l’action. Dès le début on ne peut s’empêcher de penser à Laure Beddoukh qui a le même âge au sortir de la guerre et qui a fondé en 1912 la section locale marseillaise de l’Union française pour le suffrage des femmes. Ce rapprochement entre le personnage et l’auteur est amplement confirmé par la suite. Comme Beddoukh, Eva s’est engagée corps et âme dans le féminisme afin de revendiquer plus de justice et d’équité pour la femme par le droit au travail et le droit de vote, tout en défendant une noble cause : la paix. Leurs

⁷⁶ 3 AF 18, *Radotages à l’aube*, p. 1.

⁷⁷ 3 AF 24, *Propos d’hier et d’aujourd’hui*, p. 1.

⁷⁸ 3 AF 26, f. 10.

⁷⁹ 3 AF 24, f. 9.

⁸⁰ *Madame et les jeux du destin*, p. 5.

combats étaient les mêmes : lutte contre l'alcoolisme, la syphilis, la prostitution, la guerre etc. Les actions aussi étaient identiques : susciter des adhésions, organiser des réunions, des meetings...

C'est aussi dans les détails et les souvenirs qu'on retrouve des éléments autobiographiques. Ainsi, Eva raconte une anecdote arrivée dans un train : “ Un jour, dans le train, possédée par la passion de convaincre, et seule avec une brave paysanne entourée de ses paniers de livraison, j'entamais ma litanie. (...) un peu de vent qui s'était levé faisait voltiger sur mon front une sacrée mèche que je rejetais violemment, tant me paraissait négligeable, tout ce qui n'était pas ce discours enflammé.⁸¹ ” Vingt ou trente ans plus tôt, Laure Beddoukh écrivait un article intitulé “ Dans le train... ” : “ J'aime me sentir jetée, pour une intimité momentanée, parmi des humains qui me sont inconnus, compagnons passagers (...). Je suis prête à parler, à échanger des idées, à livrer brusquement le combat en ce qui concerne mes convictions profondes sur le problème féminin.⁸² ”

Eva évoque aussi la venue d'une célèbre féministe américaine : “ Un jour arriva à Marseille une Californienne qui se rendait à un Congrès International à Paris.⁸³ ” Le 6 avril 1912, Laure Beddoukh rédigeait un article pour *Le Petit Provençal* intitulé “ Mrs Alice Park à Marseille⁸⁴ ” : “ Il y a peu de jours arrivait à Marseille Mrs Alice Park, venant de la Californie, pour participer au Congrès féministe international, qui se tiendra à Paris, du 30 mai au 6 juin. ” Cependant le personnage d'Eva raconte une anecdote que la journaliste Beddoukh tait dans son article. Lors de la remontée de la Canebière jusqu'à l'hôtel de l'invitée : “ (...) à notre grand ahurissement, dès qu'elle fut dans la rue, [notre conférencière] sortit une écharpe sur laquelle flamboyait “ Vote for woman ” et l'ajusta sur sa poitrine. Nous descendîmes la grande artère, il est honnête que je vous l'avoue, bien penaudes, encadrant cette étrange manifestante (...)”⁸⁵ ” On pourrait multiplier les références aux expériences de Laure Beddoukh, et encore, nous n'avons connaissance que de ce qu'il y a dans le fonds.

Ce qui est plus intéressant c'est de s'apercevoir qu'à travers Eva, Laure Beddoukh semble prendre du recul sur son activité de militante féministe. Le récit est placé sous le signe de l'humour et des “ détails savoureux⁸⁶ ”. On perçoit d'emblée l'ironie de l'auteur quand elle fait dire à la narratrice : “ Une féministe, je ne connaissais cette sorte de femme que par ouï-dire, étant de la génération qui vote et à qui ce geste apparaît si simple et si naturel. Je me promis une enquête plus serrée car ici, l'intérêt résidait moins dans l'individu que dans son importance sociale.⁸⁷ ”

Le personnage d'Eva “ [s]'amuse intérieurement, en évoquant des images qui, à l'époque, [lui] paraissaient presque tragiques, [elle] entend des paroles incompréhensibles, voire stupides (...)”⁸⁸ ”. L'ancienne militante ne s'étend pas sur les nombreux meetings organisés : “ Je vous passe l'acheminement de cette action, dans laquelle il fallait braver le ridicule.⁸⁹ ”

Mais la vieille femme fait aussi le point sur les imperfections du mouvement : “ Je me rends compte avec le recul, combien ce remuement était factice, du fait qu'il touchait un minimum d'individus, parmi ceux justement pour qui tout était pur et désintéressé. (...) A vrai dire nous touchions assez peu la femme du peuple, l'éternelle sacrifiée. Nos membres se recrutaient parmi les intellectuelles, membres de l'enseignement surtout, ayant déjà pris leur place dans le monde du travail et plus aptes à comprendre, et la bourgeoisie.⁹⁰ ” On peut retrouver ce sentiment dans deux articles de Laure Beddoukh, écrits en 1927 : “ J'ai toujours eu l'impression que la propagande rurale était négligée par nous⁹¹ ”, et en 1930 : “ Une de nos tristesses c'est la difficulté d'atteindre la femme du peuple⁹² ”.

⁸¹ *Eva*, p. 35.

⁸² 3 AF 10*, *Chronique du Foyer-Guide féminin*, s.d.

⁸³ *Eva*, p. 37.

⁸⁴ 3 AF 12.

⁸⁵ *Eva*, p. 37.

⁸⁶ *Idem*, p. 34.

⁸⁷ *Idem*, p. 33.

⁸⁸ *Idem*, p. 34.

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Eva*, p. 34 et 36.

⁹¹ 3 AF 12 *Feuillets féministes*, 20 octobre 1927, “ La difficile victoire ”.

⁹² *Idem*, 25 mars 1930, “ La journée du suffrage des femmes ”.

d) *L'expérience de la Seconde Guerre mondiale*

On trouve dans *Madame et les jeux du destin* quelques récits qui font référence à la Seconde Guerre mondiale. Celui d'Esther est particulièrement riche en éléments autobiographiques. La jeune femme est décrite par son amie Christiane comme : “ une fille dont l'intelligence généreuse s'accrocha très vite à de multiples problèmes d'intérêt social. Ses parents petits commerçants juifs étaient de braves gens, dont elle était la seule fille, non pratiquants et vivant sans relations particulières avec leurs coreligionnaires. Elle eut une enfance heureuse et fut très choyée. (...) Je le souligne, aucune croyance religieuse n'habitait ce cerveau libéré de toute emprise de cet ordre.⁹³ ” Laure Beddoukh était fille unique, d'origine juive mais n'ayant reçu aucune éducation religieuse. Ce chapitre est un des plus bouleversants et il s'en dégage une émotion et une intensité palpables, dû notamment à la forme que prend le récit : le journal intime. L'auteur a eu à subir les persécutions antisémites et à travers Esther, elle semble interroger sa judaïté : “ Je suis juive, être juif, en quoi cela différencie-t-il des autres hommes ?⁹⁴ ”

Ce qui frappe le plus est la description de la rafle dans laquelle Esther est prise, puis celle de son refuge dans le Massif Central. On retrouve trait pour trait l'expérience vécue par Laure Beddoukh à Marseille en janvier 1943. Deux documents nous en fournissent la preuve.

D'abord dans les pages manuscrites d'un cahier où Laure Beddoukh se livre et raconte avec émotion ses souvenirs : “ Janvier 43 à Marseille. En quelques heures, comme on dévalerait d'une hauteur dans un gouffre inaperçu, j'ai changé de monde. Celui dans lequel je vivais contenait pour moi de bonnes et mauvaises choses, du moins avais-je gardé intactes les notions apprises de bien et de mal et une certaine croyance dans la justice et la confiance de mes semblables. Quelques images que je ranime sans m'y appesantir surgissent malgré moi. J'ai quitté avec Madeleine, à minuit, mon appartement, nous étions arrêtés pour un crime inexpiable, une naissance juive. Heureusement, et cela était un baume, ma fille, dans la Résistance, ce qui m'angoissait, avait mis ma mère à l'abri. Précaution inutile pensais-je sans le dire, dans ma naïveté.

Une image. J'ai fermé la porte et derrière moi m'encadraient deux gaillards français. J'étais, nous étions prisonnières... Tout ce qui se déroula en peu de temps depuis ce point de départ, je ne veux pas, aujourd'hui du moins, le ranimer. Surgit malgré moi une nuit dont je sens encore la fraîcheur éclairée par une pleine lune, la cour de la prison, des groupes allongés et silencieux d'êtres frappés de stupeur, dont nous étions Madeleine et moi. Jamais je n'avais goûté cette impression de nuit sans toit, sous un ciel extraordinairement étoilé. Ma pensée allait sans trêve de cet allègement pour mes deux êtres aimés, heureusement épargnés, à ce fait inouï qui me laissait isolée, détachée de ce qui était ma vie et liée seulement à tant d'êtres inconnus immobiles, comme moi, sur la terre battue. Et tout à coup, une voix grave et belle domina ce tableau, tragique et silencieux, une mélodie s'éleva et dans ma détresse j'ai gardé le souvenir d'une impression de beauté si pure, si complète que j'oubliais mon entité, pour un moment me perdre dans je ne sais quel mystérieux cosmos. Les heures qui suivirent, le départ vers l'affreux destin, le train de la déportation, cette voix gutturale qui, alors que des bras secourables s'étaient tendus pour m'aider à m'y hisser, cria, me cria “ descendez ”, tout cela est resté gravé dans mon souvenir, indélébile. Cette voix, détachée de tout décor d'apparat, allemands et français, mêlés de ces milliers d'êtres entassés dans ces wagons immobilisés, c'était celle étrange et bienfaisante qui ordonnait que je continue à vivre avec une âme bouleversée dans ses croyances. J'avais vu le mal à l'état pur, la haine, l'injustice, qu'allais-je faire de cette vie épargnée ?

Je laisse dormir ce qui suivit.

Ma fille, après ces péripéties, m'emmena à Lyon. Que faire de moi⁹⁵, semblait-il, innocence, poursuivie en temps que moi (*sic*)⁹⁶, alors que je n'étais rien que matière anonyme à détruire. Un

⁹³ *Esther*, p. 2.

⁹⁴ *Ibid*, p. 7.

⁹⁵ Phrase obscure. L. Beddoukh avait d'abord écrit : « Que ferait-elle [ma fille] de moi », « Innocence » et « poursuivie » semblent mis en apposition au pronom « elle » biffé par la suite, et donc désigner sa fille.

⁹⁶ Il faut sans doute corriger : « en même temps que moi ». Une autre hypothèse serait « en tant que moi », mais le sens serait encore moins clair.

tendre instinct lui inspira d'appeler un paysan M. Bellet, perdu dans une ferme isolée du Massif Central qui l'aidait à nourrir les prisonniers de la résistance. Un bref télégramme l'appela et il vint.⁹⁷ ”

“ J. B. avait le visage régulier et calme des paysans du Massif Central (...). [II] m'offrit son bras d'un geste si humain, empreint d'une distinction telle que la première douceur de ces ténébreuses journées glissa un pâle rayon dans mon âme désolée. (...) Et ma vie s'écoula pendant des mois, incorporée au rythme lent de celle des B.⁹⁸ ”

D'autre part on retrouve ce témoignage sous la plume de la fille de Laure Beddoukh, Françoise Seligmann : “ Le 23 janvier, au moment où je rentre chez moi en fin d'après-midi, le téléphone sonne : c'est ma cousine Emy qui m'appelle de Marseille. D'une voix blanche, elle m'annonce : “ Ta mère a été arrêtée cette nuit avec Madeleine Aron. Nous ne savons pas où elles ont été emmenées. Des rafles ont eu lieu dans tout le centre de Marseille le jour et la nuit. ” (...) J'ai encore aujourd'hui le récit [de maman] dans ma mémoire et je préfère lui céder la parole.⁹⁹ ” Laure Beddoukh nous livre la même histoire que dans ses feuillets manuscrits : le réveil à minuit, la nuit de prison, le miraculeux “ raus ! ” qui la cloue sur le quai, et sa libération. C'est sa fille qui va la conduire jusqu'à la ferme des Bellet, tandis que Christiane conduit Esther chez M. et Mme B...

e) *Souvenirs fugaces*

Des références plus discrètes à quelques aventures vécues par l'auteur peuvent également être relevées.

Abordons un passage du chapitre Hélène : “ Trois jeunes filles (*dont Hélène*) absorbées dans un jeu passionnant (...), elles se passent des feuilles de papier (...). Les premiers mots écrits sont souvent “ l'Amour ”, “ Lui ”, “ Musique ”, surnoms en réalité donnés à de fugitives amours de tête provoquées par de bien minces chocs. (...) Le ciel s'est couvert, l'orage gronde au loin, les éclairs illuminent les nuages en faite, le tonnerre frappe ses coups durs, le jeu est si passionnant, si évocateur des rêves secrets, les trois jeunes filles n'ont rien perçu. (...) Une vie épuisante amena Lisette près du suicide libérateur.¹⁰⁰ ” On trouve à deux reprises un écho à ce petit récit dans les souvenirs manuscrits de L. Beddoukh. Dans *Radotages à l'aube* d'abord : “ (...) j'étais souvent seule à la maison où d'ailleurs deux de mes amies venaient me retrouver. Nous devisions sans fin sur d'imaginaires amours dont les protagonistes restèrent ignorants, objets utiles pour fixer nos besoins sentimentaux.¹⁰¹ ” Puis dans un cahier de souvenirs : “ Une image nette s'est formée, 3 petites filles jouant à la balle sur un mur nu, sous un ciel bleu et tout à coup un violent coup de tonnerre. Les 3 joueuses, dont j'étais, se sont enfuies...

O magie des souvenirs, pourquoi ce moment fugace, banal, est-il fixé à jamais comme une photo, alors que tant d'autres tellement plus importants se sont dilués... L'une de ces joueuses s'appelait Alice. Je la revois brune et flexible. J'ai demandé de ses nouvelles, à une vieille dame habitant cette maison, reconnue je ne sais comment. Elle s'est suicidée vers 30 ans. Mon cœur s'est serré, cette enveloppe humaine infantile contenait ce but tragique.¹⁰² ”

Dans Brigitte, une ancienne voisine raconte à la narratrice le tour que lui a joué la jeune femme. On retrouve exactement la même histoire, au détail près, dans les souvenirs de Laure Beddoukh. : “ Cette Brigitte ne me dit rien qui vaille, disait [ma mère]. As-tu remarqué ses bottines, disons plutôt ses bottes, lacées si haut ? (...) Et sa façon de relever sa robe n'est pas celle d'une honnête femme.¹⁰³ ” La voisine de Laure Beddoukh adolescente “ inspirait à [sa] mère, dans leur brèves rencontres, une méfiance dont les raisons, aujourd'hui, sont difficiles à comprendre. (...) Madame Barle ramassait

⁹⁷ 3 AF 26, ff. 5-8.

⁹⁸ 3 AF 24, f. 4.

⁹⁹ Françoise SELIGMANN, *Liberté, quand tu nous tiens...*, T. 1, Paris, Fayard, 2000, p. 122 et 130.

¹⁰⁰ Hélène, p p. 3-4.

¹⁰¹ 3 AF 18, *Radotages à l'aube*, p. 12 et suivantes.

¹⁰² 3 AF 26, f. 4.

¹⁰³ Brigitte, p p. 4-5.

[l']ampleur de sa jupe derrière et non de côté, dans un retroussis qui laissait voir sa lingerie à volants, ce qui, disait [sa] mère, n'était pas d'une honnête femme, pas plus d'ailleurs, que les bottines montantes lacées.¹⁰⁴ ”

Après la tromperie, la voisine de Brigitte est anéantie : “ Mon désespoir fut profond. Ce premier contact avec la perfidie m'apparut tragique¹⁰⁵ ”, tout comme Laure Beddoukh dans ses souvenirs : “ Je me jetai sur le lit, sanglotante, éperdue. Peu consciente de ce qui était devenu réalité, je pleurais cet amour inventé qui me donnait ainsi un premier aperçu des chemins subtils et traîtres de la duplicité humaine.¹⁰⁶ ”

En parcourant les autres œuvres inédites du fonds, on s'aperçoit aussi qu'il existe des passerelles entre les différents tapuscrits, certaines histoires sont reprises avec quelques modifications, notamment dans les noms des personnages. Il serait intéressant de pouvoir mettre en rapport l'ensemble de ces textes qui se recourent.

Madame et les jeux du destin est une œuvre riche, davantage pour l'histoire du genre peut-être que d'un point de vue strictement littéraire. Ce récit original et alerte nous apporte de précieux renseignements sur la vision d'une ancienne enseignante et militante féministe appartenant à la génération de l'entre-deux-guerres. De plus, d'un point de vue historique comme narratif, le jeu entre la fiction et l'autobiographie est aussi particulièrement intéressant à étudier. Il serait effectivement dommage qu'un tel ouvrage reste au fond d'un carton sans que l'on y prête davantage attention...

Sources :

- Fonds Laure Beddoukh, Centre des Archives du féminisme : 3 AF.
- <http://bu.univ-angers.fr/EXTRANET/CAF>, inventaire en ligne du fonds Laure Beddoukh.
- Françoise SELIGMANN, *Liberté, quand tu nous tiens...*, T. 1, Paris, Fayard, 2000.

¹⁰⁴ 3 AF 24, f. 12.

¹⁰⁵ *Brigitte*, p. 6.

¹⁰⁶ 3 AF 24, f. 16.